

Je dois ajouter que le premier ministre, l'Honorable Colonel Taché, l'Honorable M. Cartier, procureur général, et l'Honorable M. Lemieux, commissaire des travaux publics, m'ont chargé de faire connaître à l'assemblée le vif désappointement qu'ils éprouvent, en se voyant retenus loin d'eux par leurs devoirs officiels. D'autres membres de la législature, et mon digne prédécesseur, le docteur Meilleur, m'ont écrit dans le même sens.

Il n'est pas étonnant que ces personnages distingués accordent autant d'attention à ce qui se passe dans ce moment. Pour vous, citoyens de Montréal, surtout, cet événement est de la plus haute importance. Il marquera dans les annales des progrès rapides qu'a faits votre riche et florissante cité.

Pour bien comprendre toute l'importance de ces progrès, pour apprécier parfaitement ce qui se passe aujourd'hui, il suffit de se reporter par l'imagination au jour où le hardi navigateur de Saint-Malo, dont nous avons été si fiers de donner le nom à cette école, venait dans ce lieu même planter l'étendard de la croix, qui devrait être tant de fois arrosé du sang de nos martyrs. (Applaudissemens.)

Peut-être me permettrez-vous de vous lire un passage de ses mémoires, où la scène qui se passait alors dans cet endroit, si différente de celle qui s'y passe aujourd'hui, est décrite avec la plus naïve et la plus charmante vérité.

« Le lendemain, au plus matin, le capitaine s'accoustra, et fit mettre ses gens en ordre pour aller voir la ville et demeure du dit peuple, et une montagne qui est jaecente à la dite ville, où allerent avec le dit capitaine les gentils hommes et vingt mariners, et laissa le parvus pour la garde des barques, et prit trois hommes de la dite ville de Hochelaga pour les mener et conduire au dit lieu. Et nous estant en chemin, le trouvasmes aussi battu qu'il soit possible de voir, en la plus belle terre et meilleure plaine : des chênes aussi beaux qu'il y en ait en forêt de France, sous lesquels estoit toute la terre couverte de glands. Et nous, ayant fait environ une demi lieue et demie, trouvasmes sur le chemin l'un des principaux Seigneurs de la dite ville de Hochelaga, avecque plusieurs personnes, lequel nous fist signe qu'il se falloit reposter au dit lieu, près un feu qu'ils avaiert fait au dit chemin. Et lors commença le dit Seigneur à faire un sermon et preschement, comme ci-devant est dit être leur coutume de faire joye et connoissance, en faisant celui Seigneur chère au dit capitaine et sa compagnie ; lequel capitaine lui donna une couple de haches et une couple de couteaux, avec une croix en remembrance du Crucifix qu'il lui fist baiser, et lui pendit au col : de quoi il rendit grâces au dit capitaine. Ce fait, marchâmes plus outre, et environ demie lieue de là commençâmes à trouver les terres labourées, et belles grandes campagnes pleines de blé de leurs terres, qui est comme mil de Brésil, aussi gros ou plus que pois, duquel ils vivent, ainsi que nous faisons du froment. Et au parmi d'icelles campagnes, est située et assise la dite ville de Hochelaga, près et joignant une montagne qui est à l'entour d'icelle, bien labourée et fort fertile ; de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommasmes icelle montagne le *Mont Royal*. La dite ville est toute ronde, et close de bois à trois rangs, en façon d'une pyramide croisée par le haut, ayant la rangée du parmi en façon de ligne perpendiculaire, puis rangée de bois couchés de long, bien joints et cousus à leur mode, et est de la hauteur d'environ deux toises. Et n'y a en icelle ville qu'une porte et entrée, qui ferme à barres, sur laquelle et en plusieurs endroits de la dite clôture y a maniere de galeries et échelles à y monter, lesquelles sont garnies de roches et cailloux pour la garde et défense d'icelle. Il y a dans icelle ville environ cinquante maisons, longues d'environ cinquante pas au plus chacune, et douze ou quinze pas de large, toutes faites de bois, couvertes et garnies de grandes écorces et pelures des dits bois, aussi larges que tables, bien cousues artificiellement selon leur mode ; et, par dedans icelles, y a plusieurs aires et chambres ; et au milieu d'icelles maisons y a une grande salle par terre, où tous leurs gens vivent en communauté, puis se retirent en leur dites chambres les hommes avec leurs femmes et enfans. » (Applaudissemens prolongés.)

Au lieu de cette étrange bourgade, de cette ancienne ville sauvage, si bien décrite par Jacques Cartier, que voyons-nous maintenant ? Rien de plus, rien de moins que les prodiges opérés par le divin emblème que le navigateur de Saint-Malo avait, pour bien dire, imposé au seigneur d'Hochelaga, comme il appelait avec tant de courtoisie, le chef sauvage qu'il rencontra tout près d'ici ; rien de plus, rien de moins, que les merveilleux développemens de la civilisation chrétienne ! (Applaudissemens.)

Les huttes des sauvages ont disparu et, sur le sol qu'elles couvraient, ont surgi des édifices imposans créés par cet esprit tout à la fois religieux, progressif et commercial qui distingue notre peuple ; à la place d'Hochelaga, aux toits d'écorce, s'élève Montréal, ville majestueuse, aux toits argentés, dont les clochers et les tours attirent de loin la vue de l'étranger.

Ici, un ancien collège continue à distribuer cette instruction religieuse et littéraire à laquelle tant d'hommes éminens parmi vous ont dû leurs succès. Plus loin, une université développe rapidement les ressources intellectuelles d'une autre partie de la population. Plus loin encore, un nouveau collège s'élève florissant et fait briller son dôme au-dessus des autres monumens de la ville ; partout, des

convens enseignans, des académies, de nombreuses écoles primaires distribuent le pain de l'intelligence à près de dix mille enfans.

Montréal, grand centre de commerce et d'industrie, peut donc aspirer à un rôle encore plus glorieux et plus noble. Si vous avez célébré avec enthousiasme l'ouverture d'un chemin de fer qui reliait votre commerce à toutes les parties de ce continent, avec quelle joie plus grande encore ne devez-vous pas saluer l'inauguration de deux institutions qui vont faire de votre ville le foyer intellectuel de plusieurs vastes districts ! Ici viendront se former des essaims de jeunes instituteurs et de jeunes institutrices, qui, se répandant de tous côtés, ne cesseront eux-mêmes et les élèves qu'ils auront formés de regarder cette institution, et, par conséquent, cette ville, comme le berceau de toute leur science et la source de tout le bien qu'il leur sera donné de faire.

Je n'ignore pas les appréhensions bien légitimes, dans leurs motifs du moins, que des hommes respectables ont entretenus au sujet de cette institution nouvelle parmi nous ; je n'ai pas moi-même adopté depuis plusieurs années l'idée de doter le pays de ces institutions, sans avoir donné la plus grande attention aux objections que l'on faisait valoir, sans avoir moi-même éprouvé les mêmes doutes, pressenti les mêmes difficultés, redouté les mêmes inconvéniens qui ont si fortement préoccupé des hommes dont je respecte les opinions. L'exemple de ce qui s'est passé en France a été pour beaucoup dans leur manière de voir ; mais il me semble qu'il est facile de se convaincre de la disparité des deux situations. Les écoles normales n'ont été établies en France qu'après la révolution, c'est-à-dire, après un demi-siècle d'infidélité, après de sanglantes orgies, résultat des funestes doctrines dont deux générations s'étaient abreuvées. Il eût été aussi difficile d'organiser les écoles publiques, à un point de vue religieux, que de régénérer la société elle-même. En un mot, à proprement parler, ce ne furent point les écoles normales qui répandirent l'impiété ou l'indifférentisme en France, ce fut au contraire l'état préexistant de la société qui agit sur les écoles normales, comme il eût agi sur toute autre institution née dans les mêmes conditions.

Il n'est guères, du reste, de sophisme plus commun, plus facile à réfuter, mais, en même temps, plus insidieux, que celui qui consiste à condamner une chose bonne en elle-même, à cause de l'abus que l'on en fait. Il ne faut point cependant réfléchir bien longtemps pour trouver que les instrumens les plus puissans, les forces sociales les plus énergiques, sont également susceptibles d'opérer beaucoup de mal ou beaucoup de bien, suivant la direction qu'on leur donne. Ce qui se dit de l'école normale peut se dire du collège, peut se dire de l'instruction publique elle-même, peut et doit s'appliquer à toutes les écoles ; et il y a même plus de sûreté encore dans cette institution, puisque, bien surveillée, elle donnera une impulsion irrésistible à toutes nos autres écoles, et que l'on pourra s'assurer que tout sera bien aux extrémités comme au centre.

La même règle, du reste, s'applique à la nature physique : les plus utiles et les plus indispensables élémens, sont les plus terribles. Le feu, qui réchauffe et éclaire, brûle, ravage et détruit ; l'eau, qui fertilise, inonde aussi ; et ces admirables forces motrices qui font la gloire de notre époque, qui hincant avec une vitesse presque idéale le voyageur au but de sa course, qui suppriment, pour ainsi dire, le temps et l'espace, de quels épouvantables accidens n'affligent-elles point chaque jour l'humanité ? Et, cependant, qui oserait parler aujourd'hui d'abandonner le fruit de ces précieuses découvertes du génie de l'homme et de retourner en arrière à l'époque où elles nous étaient inconnues ? (Applaudissemens.)

Partout, la faiblesse et l'imperfection de notre nature nous environnent de dangers ; mais celui qui reste assis au foyer qui l'a vu naître y meurt un jour sans avoir vécu d'une vie active ; il y meurt souvent plus vite que celui qui à chaque instant dévore l'espérance ; de même, l'intelligence immobile et sans culture, si elle n'est pas exposée aux chûtes de l'intelligence qui a pris son vol vers les régions les plus élevées, souvent croupit et se corrompt dans l'inertie. Nulle chose donc, nulle institution qui ne soit susceptible de dangers, et, par là même, susceptible d'objections : et, quoiqu'on nous ayons tout fait pour entourer des plus grands soins et des meilleures garanties cette maison naissante, nous devons tous encore, éprouver la plus vive anxiété pour son avenir et admettre que tout dépendra de la direction qui lui sera donnée.

Votre présence ici, Monseigneur, répond mieux, du reste, que mes paroles à toutes les objections. (Vifs applaudissemens.) Vous avez pris cette institution missante sous votre protection et, suivant l'heureuse expression d'un des représentans de la cité de Montréal, dans une autre occasion, je désespérai de l'avenir de cette école normale, lorsqu'on m'aura montré quelqu'entreprise dans laquelle Votre Grandeur ait échoué (Applaudissemens.) En m'exprimant ainsi, vous le voyez, Monseigneur, je ne suis que l'écho bien imparfait des sentimens de cette assemblée dont les applaudissemens devancent, pour